

Critique - Théâtre - Bruxelles
Les Dactylos et le Tigre
 Tweeter
  Like 0
  Imprimer
  AA
  AA**Dominant/es et dominé/es**

Par Suzane VANINA

Publié le 21 octobre 2016

Une précision d'abord: il y a "Les Dactylos" et puis "Le Tigre", soit deux pièces bien différentes, alors qu'elles sont jouées par deux mêmes acteur et actrice... méconnaissables! Pas très connu en francophonie, l'auteur américain Murray Schisgal l'est bien davantage dans les pays anglo-saxons où il est presque de tradition de proposer à deux artistes cette performance d'acteur.

Dans la première pièce, on voit un Paul Cunningham qui vient d'être engagé pour taper des adresses à la machine à écrire. Sylvia Payton, sa collègue, gentille, maternelle même, le met au courant du travail à effectuer tout en lui révélant les petites manies et exigences d'un patron exigeant, peu commode. C'est un moment du quotidien et de la vie terne, timorée, de modestes employés qui ont eu, et ont encore sans doute, des rêves et des projets, des besoins d'amour. Ils vont se découvrir, s'affronter, se raconter... et plus si affinités.

Dans la deuxième, on voit un homme, tel un chasseur, ramener sa proie dans son antre; il l'a ligotée, elle est tremblante, terrorisée. Le temps est à l'orage, c'est la nuit, ils sont trempés. Lui, c'est Ben au look inquiétant. Elle, c'est Gloria, petite bourgeoise sans histoire.

Eux aussi vont se découvrir, s'affronter, se raconter mais dans une ambiance complètement retournée: au diable les civilités, c'est la loi de la jungle qui règne ici, la loi du plus fort. Il donne le ton, il donne des ordres, elle est à sa merci. Peu à peu cependant, à force d'écoute de part et d'autre, volontaire ou/et imposée, une évolution se fera dans leurs relations...

Pour "Les Dactylos", c'est le bureau ordonné d'une petite entreprise new-yorkaise réfractaire au progrès; sa fonction semble être la distribution par voie postale de cartes publicitaires tapées manuellement. Seuls les portables des deux protagonistes apporteront une note anachronique, comme s'ils avaient été parachutés malgré eux dans une autre dimension, une bulle de médiocrité. Pour la seconde pièce, ce sera un lieu froid, crasseux, sordide, la tanière, sans âge, elle, d'un marginal autodidacte, libertaire et impétueux surnommé "le Tigre".

Soit deux mondes totalement opposés, des rapports de force inversés. Le décalage temporel serait porteur d'espoir comme si dans un contexte brutal, primitif, le pouvoir de la parole, le retour aux échanges vrais et non plus mondains, pourrait opérer le changement, l'évolution des êtres.

La transformation scénique se fait de manière très ingénieuse et rapide grâce au talent (confirmé) du scénographe Vincent Bresmal. Il a voulu d'abord instiller l'impression d'un lieu qui se referme sur lui-même. Mobilier et accessoires disparaissent dans un placard, comme si les petites vies humaines s'étaient déjà jouées à ce moment, comme si, aussi, toute vie civilisée disparaissait pour faire place à un retour à la vie sauvage des cavernes...

C'est donc une structure qui parle, qui va au-delà d'un simple "décor"... s'intégrant, soutenant les intentions du metteur en scène Bruno Emsens et le jeu des acteurs, Julie Duroisin et Nicolas Luçon, aussi convaincants dans l'un comme dans l'autre de leurs personnages !